

Un arbre de Noël

V. Bontch-Brouïévitch

Source: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Tome II, Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1959, pp. 580-584.

— Nadia va mal, de plus en plus mal... me répondit un jour doucement Vladimir Ilitch tout attristé, quand je lui demandai pourquoi il avait un air si sombre.

Et tout de suite, comme s'il avait eu honte de cette faiblesse humaine, il se replongea dans la lecture des télégrammes reçus des différents coins de la Russie, des fronts et des comités révolutionnaires.

— Nadejda Constantinovna a besoin d'un long repos et hors de Moscou obligatoirement, dis-je à Vladimir Ilitch.

— Un long repos !... Allez donc l'en persuader. Elle ne veut pas même en entendre parler...

— Il n'y a que vous qui pouvez lui faire entendre raison... Et vous devez le faire...

Vladimir Ilitch me regarda gravement du coin de l'œil. Je compris que mon insistance lui faisait plaisir, et comme je n'ignorais pas toute la gravité de l'état de Nadejda Constantinovna, je suggérai à Vladimir Ilitch de la transporter dans une des écoles-préventorioms à Sokolniki.

— Ce n'est pas loin de Moscou, de sorte qu'il vous sera facile de la voir, et elle aussi, elle pourra venir rapidement en cas de besoin... Il y a un téléphone. L'administration est tout à fait digne de confiance...

Cette suggestion lui plut beaucoup. Il se leva et, ayant glissé ses pouces dans les entournures du gilet, il s'approcha de moi sur la pointe des pieds selon une habitude prise dans la clandestinité, et à voix basse me dit presque à l'oreille :

— Allez-y en reconnaissance, regardez bien tout, et ne dites à personne pourquoi vous êtes là. Une fois de retour, venez me voir. Moi, j'essaierai d'en parler préalablement à Nadia...

— Alors ? dit Vladimir Ilitch, en levant sur moi son regard attentif, lorsque, de retour de Sokolniki, j'entrai dans son cabinet de travail. Nadia se laisse convaincre. Je crois qu'elle y sera bien... Demain matin je vous dirai définitivement... et il se replongea dans son travail incessant, intense, extrêmement fatigant, interrompu constamment par les signaux téléphoniques ; les petites ampoules s'allumaient, les abeilles bourdonnaient, les téléphones de la pièce voisine signalaient des appels de Pétrograd, de Nijni-Novgorod, de Koursk, etc.

D'une voix égale, sans lever le ton, Vladimir Ilitch donnait des centaines d'ordres, recevait des rapports, des renseignements, prenait note des plus importants, rédigeait des télégrammes, des radiogrammes, faisait envoyer des billets et des lettres par les motocyclistes, et tout cela simplement, calmement, comme s'il n'y avait eu aucun travail en réalité. De temps en temps, se dirigeant rapidement vers les cartes, il y marquait la situation des fronts d'après les derniers communiqués.

Le lendemain matin, dès que j'entrai chez lui faire mon rapport ordinaire, il m'annonça :

— Nadia est d'accord... Elle fait ses valises. Elle amène un tas de travail, alors qu'elle a du mal à parler et respire à peine. Pourra-t-elle se rétablir ? et l'expression d'une douleur profonde passa, telle une ombre, dans ses yeux clairs toujours lumineux ; son visage s'était tiré, avait pris un teint grisâtre, et de petites rides s'étaient dessinées autour des yeux, sur les tempes. Il souffrait beaucoup...

— Nous partirons ce soir ; seulement ne dites rien à personne, absolument à personne...

— Certainement. Cela va de soi...

Le jour même, Nadejda Constantinovna partit pour une école-préventorium à Sokolniki, et nous nous rendîmes bientôt compte que ce séjour dans le calme absolu, en plein air, dans une forêt de pins, lui faisait du bien ; et Vladimir Ilitch reprit sa gaieté.

— Elle reprend des forces. Se rétablit... Se repose...

Vladimir Ilitch allait souvent à Sokolniki, habituellement sans même prévenir personne.

— Ne voudriez-vous pas, Vladimir Dmitriévitch, prendre part à une fête enfantine ? me demanda un jour Vladimir Ilitch.

— Si, je veux bien.

— Dans ce cas, trouvez où vous pouvez des bonshommes en pain d'épice, des bonbons, du pain, des pétards, des costumes, des masques, des jouets et nous irons voir Nadia et ferons une fête aux enfants ; voici de l'argent pour vos frais, vous y ajouterez quelque chose de votre part.

Or, l'année était dure, on souffrait de la faim et du froid. La guerre civile faisait rage partout, et le gouvernement envoyait au front tout ce dont il disposait. On ne trouvait pas grand-chose dans les villes. En cherchant bien par-ci par-là, nous achetâmes, aux frais communs, tout ce que nous pûmes, et la veille, nous expédiâmes le tout à l'école pour que les gosses et les instituteurs puissent préparer l'arbre de Noël.

Nous décidâmes d'y aller vers 5 heures du soir, séparément, pour ne pas trop attirer l'attention. Vladimir Ilitch et [Maria Ilinitchna](#) devaient partir un peu après mon départ. Ils arrivèrent enfin avec quelque retard à l'école.

— Où est Nadia ?

— Elle est montée chez elle !

— Va la voir, dit Vladimir Ilitch à sa sœur et, après avoir échangé quelques mots avec moi, il alla les rejoindre...

Vladimir Ilitch, redescendu avec Nadejda Constantinovna et Maria Ilinitchna, se trouvait dans la pièce où se dressait l'arbre de Noël, entouré par les enfants qui l'accablaient de questions.

— À quoi allons-nous jouer ? lui demanda une petite fille très vive. Allons vite ! On s'ennuyait. On vous a tant attendus ! Eh bien, à quoi est-ce qu'on joue ?

— D'abord, une ronde autour de l'arbre de Noël, répondit Vladimir Ilitch, on chantera ; ensuite, on pourra jouer à chat perché, voulez-vous ?

— D'accord, d'accord ! cria-t-elle joyeusement en battant des mains et les autres l'imitèrent.

— Vous êtes d'accord ! Alors, qu'est-ce qu'on attend ?... Donne-moi la main ! Amène ceux qui sont là-bas ! Allons, les enfants, venez vite ! Et, en un clin d'œil, il avait organisé la ronde. Les grandes personnes s'y joignirent, et Vladimir Ilitch la conduisit autour de l'arbre entraînant tout le monde à sa suite.

— Eh bien, chante donc ! dit Vladimir Ilitch à la petite fille. Celle-ci, toute rose de plaisir, entonna une chanson d'une belle petite voix fraîche. Tout le monde reprit en chœur, et la ronde tourna de plus belle autour de l'arbre.

À cet instant, il s'alluma de feux multicolores. C'était l'électricien de l'école qui avait réservé aux gosses cette agréable surprise. Il s'était procuré de petites ampoules électriques, et la veille, tard dans la soirée, quand tout le monde était couché, il avait habilement dissimulé les fils électriques dans les branches. Devant cette subite illumination, la joie des enfants ne connut plus de bornes. Les chants retentissaient encore plus joyeux, la ronde tournait avec encore plus d'entrain autour de l'arbre scintillant de feux chatoyants.

Vladimir Ilitch se donnait tout entier à la fête et s'amusait, riait et chantait avec les petits. Ceux-ci l'accablaient de questions, et il répondait à tous, plaisantait, leur posait à son tour des questions, des devinettes ; on se demandait comment il connaissait toutes ces choses, comment il ne les avait pas oubliées.

Quelqu'un se mit au piano pour accompagner une nouvelle chanson qui apporta encore plus d'animation à la fête. Les grands, conquis par l'entrain de Vladimir Ilitch, s'abandonnaient à la gaieté générale, aux rires, aux réjouissances, rajeunis par cette fête enfantine qu'ils voulaient rendre la plus joyeuse possible.

— Ah çà, mais quand jouerons-nous au chat perché ? Vous l'avez complètement oublié, à ce que je vois, hein ? s'écria Vladimir Ilitch en taquinant les enfants.

Et de nouveau le voilà parmi eux. Il se livre à ce jeu avec une fougue toute juvénile, et cette fougue se communique aux enfants qui, enthousiasmés, jouent, oubliant tout au monde. Et Vladimir Ilitch, qui voyait ces enfants pour la première fois, sut gagner leur confiante affection et devint leur meilleur ami.

Ils lui parlaient avec abandon, le tutoyaient, plaisantaient avec lui, l'interrompaient, et l'on sentait qu'ils l'aimaient déjà. Ils s'emparèrent complètement de lui, l'emmenèrent prendre du thé avec eux, lui offrirent du sucre, des confitures ; ils cherchaient tous à faire quelque chose pour lui. Et lui, leur cassait des noisettes, versait du thé brûlant dans les soucoupes, leur prodiguait mille soins comme s'ils étaient tous ses propres enfants. Comme il aimait les enfants ! Et les petits le sentaient et lui témoignaient le plus tendre attachement. Vladimir Ilitch apprit bien vite les noms de tous les gosses, et c'était étonnant de voir qu'il ne les confondait pas.

Les enfants remplis de joie entraînent Vladimir Ilitch dans les autres pièces pour lui montrer leur musée, oiseaux, souris, écureuils et tout ce qu'ils possédaient. Ils lui firent voir leurs dessins et leur journal, chose qu'ils ne confiaient presque à personne. Vladimir Ilitch s'intéressait vivement à leurs petites affaires, comme si, toute sa vie, il n'eût fait que s'occuper des écoliers.

Enfin, on distribua les cadeaux aux enfants, et nous allâmes prendre le thé, après quoi nous décidâmes de rentrer. Les adieux furent émouvants. Les enfants nous prièrent de venir les voir encore et encore. Après avoir pris cordialement congé du personnel de l'école, Vladimir Ilitch fit ses adieux à chaque écolier. Les enfants étaient vraiment attristés de le voir partir, il avait conquis toute leur sympathie.

Après cette visite à l'école, les enfants gardèrent longtemps un joyeux souvenir de Vladimir Ilitch.